Soizic¹**Jeanne AIGUEPERSE**

Madame Micladen était en retraite. Elle était, désormais, une institutrice retraitée. Pendant plus de cinquante ans, elle avait fait partie de ce grand corps qu'on avait dénommé Instruction Publique et qu'on appelait maintenant Education Nationale. Elle en avait fait partie d'abord comme élève d'école maternelle, puis d'école primaire, ensuite d'école primaire supérieure et enfin d'école normale. A dix-neuf ans, diplômes en poche et enthousiasme au cœur, elle avait commencé sa mission d'enseignante, mission qui se terminait, aujourd'hui, par cette sorte d'apothéose que présidait le Maire de Kériel et à laquelle assistaient, non seulement ses collègues de la ville, mais aussi tous ceux du canton, et où, en termes dithyrambiques, M. Le Posseur, Inspecteur de l'Enseignement primaire de l'arrondissement, retraçait la carrière et vantait les mérites de « cette maîtresse d'exception ».

Assise, les yeux baissés, caressant d'un doigt le bord de la nappe, un vague sourire aux lèvres, Mme Micladen écoutait les paroles onctueuses qui l'encensaient et qui n'arrivaient pas à l'émouvoir. Trop de fois elle avait assisté à de semblables cérémonies lorsqu'un « maître d'école », comme on disait dans son enfance, s'apprêtait à « goûter les joies d'un repos bien mérité ». Presque toujours elle avait vu ces nouveaux retraités verser des larmes, parfois éclater en sanglots. Un peu désabusée par leurs propos tenus en privés, elle avait compris que ce n'était pas tellement sur leur « apostolat » défunt qu'ils pleuraient mais sur eux-mêmes, sur leur jeunesse écoulée, sur leur vie remplie d'activités souvent astreignantes mais qui leur donnaient l'impression d'exister, d'être utiles, de ne pas avoir les mains vides comme ils risquaient de les avoir désormais. M. Despeaux, l'ancien instituteur des Trois-Fontaines, qu'elle avait, hier, rencontré, n'avait-il pas trouvé une expression qui résumait bien tout cela : « Alors, lui avait-il dit, c'est à votre tour de venir nous rejoindre dans l'antichambre de la mort »... Dans l'antichambre de la mort ! Mais elle n'avait nullement l'intention d'y aller, elle !

Des applaudissements crépitèrent, la petite demoiselle Grasteau, menue et mignonnnette, qu'on aurait prise pour une camarade de ses élèves si elle n'avait été outrageusement fardée, s'approcha et lui offrit, au nom de tous les présents, un électrophone, tandis que M. Callepart,

Directeur de l'Ecole de garçons du Groupe scolaire Amédée de la Rueyle, lui remettait une magnifique gerbe de roses rouges.

Elle se leva, posa sur leurs joues, à tous deux, de gros baisers sonores pendant que la salle entière, souriante et attendrie, claquait des mains de plus belle.

Très droite, dans son tailleur noir, elle se penchait de tous côtés en faisant de petits signes de la tête pour exprimer sa gratitude, puis attendit que le silence se fit.

Telle une vigie, placée au sommet du fer à cheval que formaient les tables, elle laissait glisser son regard sur tous ces visages qui voulaient ne lui montrer que leur sympathie, sincère ou non, car, elle n'en doutait pas, quelques-uns d'entre eux n'étaient ici que parce qu'ils pensaient ne pas pouvoir s'en dispenser, étant de ceux qui ne l'avaient guère ménagée tant dans sa vie privée que dans sa vie professionnelle. Pourtant, elle restait sereine ; au contraire, cela lui plaisait assez de les voir, là, et de les dominer, car elle les dominait non point parce qu'elle était debout et eux assis, mais par tout ce qu'émanait d'intelligence et de bonté de son beau et large visage aux pommettes hautes, si peu touché par le temps, de sa bouche généreuse aux dents éclatantes, de son opulente chevelure aux ondulations argentées qui lui donnaient un air de reine et surtout de ses yeux d'un bleu changeant où semblait affleurer constamment le reflet des sentiments qui l'agitaient.

Sur une chaise, face à elle, redressant sa haute taille toujours un peu voûtée, Ambroise Micladen, son mari, leva avec ostentation sa main osseuse. Elle lui sourit, heureuse de l'avoir, enfin, près d'elle aujourd'hui, lui qu'elle avait vu tant de fois, tout au long de leur vie commune, obligé de la quitter pour faire face à ses obligations de capitaine au long-cours. Elle regarda avec insistance cette figure qu'elle aimait, cette figure halée, burinée par le vent et les embruns et s'amusa de sa mimique qui lui conseillait de commencer à parler maintenant que tout le monde semblait attendre ce qu'elle allait dire. Elle le retrouvait bien là son Ambroise, toujours sur le qui-vive pour ce qui devait se faire ou ne pas se faire. Une lueur de tendresse et de raillerie s'alluma au fond de ses yeux et, un instant, elle eut envie de s'asseoir sans avoir ouvert la bouche, rien que pour voir sa forte tête aux cheveux plus blancs que roux s'agiter en un hochement d'incompréhension, ses sourcils broussailleux se relever, interrogatifs, et ses yeux noirs se ternir de contrariété. Mais elle n'en fit rien et calmement, gentiment, remercia l'assemblée. Sa voix, bien posée, énonçait en phrases claires et courtes, avec la pointe d'émotion adéquate qu'elle voulait y mettre, ce qu'elle ressentait et ce qu'elle ne ressentait pas.

Quand elle dit qu'elle était confuse qu'on lui ait offert un aussi beau cadeau, elle disait vrai ; mais quand elle assura que la présence de tous ceux qui étaient à ses côtés, en ce moment, la touchait, elle mentait. Quand elle parla des joies et des profondes satisfactions intimes que lui avait apportées sa profession, elle ne proclamait que la vérité ; mais quand elle assura qu'elle regrettait de quitter sa vie d'institutrice, elle trompait son auditoire.

Certes oui, elle était convaincue qu'elle ne regrettait rien et lorsque, assise au côté d'Ambroise qui conduisait leur automobile, elle franchit le portail de Roc-Envel et s'engagea dans l'allée de sapins qui menait à la maison, il lui sembla qu'elle dépouillait d'un seul coup une vieille pelure qui collait à elle depuis qu'elle était capable de raisonner.

- Ouf, dit-elle, en descendant de voiture devant le large escalier du perron, libre, me voici libre de faire ce qui me plaira.
- Est-on jamais libre ? demanda Ambroise resté à sa place.

Etait-ce une exclamation ? ou une interrogation ? Lui répondrait-il ? ou se parlait-il à lui-même ? Elle n'eut pas le temps de le lui demander. Déjà, en contournant la tourelle qui flanquait le côté droit de l'habitation, il conduisait la Citroën au garage dans les anciens communs de ce qu'à Keriell-sur-mer on appelait le Manoir de Roc-Envel.

C'était une grande bâtisse à la sortie de la ville. Longtemps abandonnée, ils avaient pu l'acquérir pour une somme modeste en raison de son état de délabrement et, depuis des années, ils engloutissaient toutes leurs disponibilités financières à en restaurer l'extérieur et à en moderniser l'intérieur. Sa façade donnait à l'Ouest sur une grande terrasse qui surplombait la vallée de la Poulecque et vers l'extrémité de laquelle elle se dirigea à pas lents.

Sa belle exaltation joyeuse était tombée. Comme d'habitude, d'une courte phrase apparemment anodine, Ambroise avait obtenu ce résultat et, comme d'habitude, elle lui en voulait. Ne saurait-il donc jamais la laisser à l'espoir de ses illusions ?

Arrivée au muret arrondi qui servait de garde-fou et étayait la falaise, elle s'immobilisa et contempla le grandiose paysage qui, depuis la courbe voluptueuse de la rivière, s'étendait jusqu'à la haute mer et, bien qu'il fit très doux, elle frissonna.

On était en période de grande marée, le flux avait rempli à pleins bords l'embouchure de la Poulecque dont on apercevait à peine les eaux glauques voilées par des écharpes de brume qui cachaient aussi l'horizon. Juste au-dessus de l'Ile-aux-Lapins, un vol de mouettes tournoyait avec ces ricanements lugubres qu'elle détestait.

Elle devinait plus qu'elle ne la voyait, tapie au creux du seul vallonnement de cette ile minuscule où l'on ne pouvait accéder à pied sec qu'à marée basse, la petite ferme des Le Gallus, les pauvres parents de cette petite Soizic qu'ils avaient tant chérie. Pourquoi le souvenir de la jeune fille aux cheveux clairs, aux yeux pétillants, aux fous-rires contagieux, envahissait-il son cœur justement aujourd'hui, aujourd'hui où elle voulait se sentir gaie, heureuse, libérée de son passé ? C'était, bien sûr, à cause de ces mouettes qui tournoyaient, moqueuses, dans un ciel semblable à l'après-midi où l'on avait retiré de la rivière le corps de Marie-Françoise Le Gallus.

Vingt-et-un ans, oui, il y avait vingt-et-un ans que cette horreur avait eu lieu. Elle ne se trompait pas puisque c'était la troisième année qu'elle exerçait à Kériel. Elle n'avait eu qu'un an Soizic dans sa classe. Temps suffisant pour s'attacher à cette fillette intelligente et vive qui, tout de suite, lui avait manifesté une grande confiance.

Au moment de quitter l'école, elle vint lui faire ses adieux :

- Je veux, Madame, vous dire merci pour tout. Vous avez été si bonne, si patiente avec moi.
- Moi aussi, je te remercie, ma petite fille d'avoir eu l'aimable pensée de me dire tout cela. Je garderai toujours un excellent souvenir de toi. Que vas-tu faire maintenant ?
- Il faut que je travaille, Madame, vous savez que mes parents ne sont pas riches. Ils se sont beaucoup gênés pour me tenir en classe jusqu'à quatorze ans. J'ai trouvé une bonne place chez les Raspintour.
- Les Raspintour ? Lesquels ?
- Les jeunes, les bouchers de la rue du Centre.
- Tu vas servir au magasin ?
- Non, malheureusement ! J'aurais bien voulu travailler dans le commerce mais je suis encore trop jeune, paraît-il.
- C'est un défaut dont on guérit vite, tu sais Soizic.
- Oui, oui, je sais. Dans quelques années, je trouverai, sans doute, un emploi de ce genre. En attendant, je vais aider Mme Raspintour au ménage et je m'occuperai aussi des trois petits enfants.
- Je ne vais pas te sermonner, ma petite Soizic, ni m'étendre longuement sur ce que je vous ai répété si souvent à tes camarades et à toi, je me contenterai de te dire de ne jamais oublier que tu dois rester sérieuse, honnête et travailleuse et tu verras,

intelligente et jolie comme tu es, tu te feras sûrement une belle vie. Souviens-toi également que je serai toujours là si tu as besoin de moi et que je me ferai une joie de t'aider.

Dix-huit mois après, l'enfant s'était souvenu.

Un mercredi soir, très tard, Mme Micladen l'avait trouvée sur le seuil de sa porte. Mais était-ce encore une enfant ? Grandie, un corps de femme, un visage pathétique.

- Toi, ici, à cette heure ! Que se passe-t-il, ma Soizic ? lui avait-elle demandé, la prenant par la main et la faisant asseoir dans un fauteuil.

Tout de suite ce furent des larmes, des sanglots et des phrases hoquetantes. Patiemment, bribe par bribe, elle finit par savoir tout le drame que vivait depuis des mois la jeune fille affolée.

Marc Raspintour, boucher de son métier, était un triste sire malgré ses trente-cinq ans, son beau physique et sa fortune qui se montait à plusieurs millions de francs.

Une nuit, par hasard, il avait surpris Soizic dans les bras de Petit-Louis, son jeune commis de dix-sept ans. Oh, ce n'étaient que chastes caresses qu'échangeaient les deux enfants qui, pour la première fois, découvraient l'amour. Mais, cynique, il joua l'employeur offensé, parla de les mettre à la porte en créant un beau scandale qui rejaillirait sur leurs familles autant que sur eux à moins que...

A moins que... les deux petits tremblant de peur et de honte se raccrochèrent à cette fin de phrase comme à une bouée de sauvetage. Tout, tout, qu'il leur demande tout, ils voulaient bien tout promettre plutôt que d'être l'objet de la risée et de la réprobation de ceux qui les connaissaient, sans parler de leurs parents auxquels ils n'osaient même pas penser.

- C'est bon, dit l'homme en se donnant des airs magnanimes, Petit-Louis, file chez toi immédiatement. Je donnerai ma réponse à Soizic ce soir, dans sa chambre dont elle laissera la porte ouverte, et si vous savez tenir votre langue, je tiendrai la mienne. Ce sera comme si j'avais rien vu, parole d'honneur !

Sa réponse, Marc Raspintour la donna, en effet, le soir même quand tout dormait dans la maison et que Mme Raspintour croyait son époux à une séance du Ciné-Club. Il viola Soizic. Depuis, il la rejoignait fréquemment sans que la malheureuse n'osa en ouvrir la bouche à qui que ce soit, pas même à son Petit-Louis qui continuait à la respecter, lui vantait la bonté de leur commun patron et lui jurait de l'épouser dès qu'il aurait fait son service militaire. Et l'inéluctable s'était produit, ce qui devait arriver, arriva : Soizic attendait un enfant.

Stupéfaite, outrée, Mme Micladden avait contenu avec peine les exclamations indignées qui lui montaient aux lèvres. Cependant, elle se domina et, se forçant au calme, elle ne laissa paraître que ce qu'il fallait de sollicitude pour ne pas alarmer la pauvre petite.

Rapprochant son siège de celui de Soizic et tout en lui caressant la main qu'elle avait gardée entre les siennes :

- Ne pleure pas, Soizic, lui dit-elle, reste la bonne petite fille courageuse que je connais. Ce n'est pas aussi grave que tu le penses, crois-moi. Avoir un enfant pour une femme n'est jamais une catastrophe. D'abord, es-tu bien certaine d'être enceinte ? As-tu vu un médecin ?
- Oui, Madame, j'ai vu le Docteur Masdon cet après-midi. Je croyais que j'étais malade car j'étais toute détraquée et je vomissais très souvent. C'est lui qui m'a tout appris, il m'a dit que j'accoucherai dans six mois.
- En as-tu parlé à Raspintour ?
- Oui, chuchota-t-elle en frissonnant, tout à l'heure juste avant de venir ici.
- Alors ?

Les larmes l'étouffaient mais, courageusement, elle continua :

- Alors, il s'est fâché. Il m'a dit que j'étais une imbécile d'avoir été trouver le Docteur Masdon.
- C'est tout ce qu'il t'a dit ?
- Non, il a ajouté que je devrais me taire, n'en parler à personne, qu'il allait me trouver une adresse où on me ferait sauter cela.

Comme mue par une sensation insupportable, elle se leva d'un bond et s'écria d'une voix angoissée :

- Mais, moi, Madame, je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas. J'aime mieux n'importe quoi. Ah, comme j'ai peur !

Elle faisait pitié. Mme Micladden lui avait alors entouré les épaules d'un bras maternel pour l'obliger à se rasseoir.

- Calme-toi, ma Soizic, je suis là, moi. Je vais m'occuper de toi et je t'assure que tu n'as pas besoin d'avoir peur. Personne, tu m'entends, personne ne te fera ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Tu verras, tout s'arrangera beaucoup mieux que tu peux l'imaginer.

- Non, Madame, non, répondit-elle en sanglotant, c'est impossible que tout puisse s'arranger. Quand Papa et Maman sauront, ils en mourront de honte et...
- Tais-toi, Marie-Françoise, ce soir tu n'es pas en état de parler raisonnablement. Moi non plus d'ailleurs. Il me faut réfléchir mais je te promets, ma petite fille, que je trouverai certainement une solution. En attendant, tu vas passer la nuit chez moi et demain matin tu iras faire, en ma compagnie, tes adieux à ton sale bonhomme de patron, avec lequel je m'expliquerai.

Elle se laissa coucher, border, prit, avec reconnaissance, la tasse de tilleul et le somnifère que Mme Micladen lui donna, embrassa celle-ci avec effusion et plongea presque aussitôt dans un bienheureux sommeil.

Seulement le matin, quand étonnée de ne pas l'entendre bouger, Mme Micladen rentra dans la petite chambre du second étage où elle l'avait installée, elle n'y était plus. Un papier chiffonné était posé bien en évidence sur l'oreiller. Avec des lettres moulées de bonne écolière, un peu tremblées cependant, grâce à un crayon à papier qui était encore sur la table de nuit, elle avait écrit : « Pardonnez-moi, Madame, de vous désobéir, mais il faut que je voie Marc Raspintour, *seule*. Autrement, je le connais, comme il saurait que je vous ai prévenue, il serait capable de me faire beaucoup de mal ainsi qu'à mes parents. Merci beaucoup, beaucoup, beaucoup, pour tout. Je vous embrasse très très fort. Soizic Le Gallus ». Et sous la signature, au dernier moment, probablement, elle avait ajouté : « Je reviens tout à l'heure ».

Elle ne devait, hélas, jamais revenir ! Pauvre chère petite ! En dehors de Marc Raspintour, personne ne saura jamais exactement ce qu'il avait pu lui dire pour la déterminer à aller se jeter dans la Poulecque plutôt que de revenir à Roc-Envel où, pourtant, elle savait trouver un refuge ainsi que l'aide compréhensive et affectueuse dont elle avait besoin. Personne... sauf Mme Micladen qui l'avait deviné. Mme Micladen qui, lasse de l'attendre, était en route pour la boucherie de la rue Centre quand elle avait rencontré la mère Maledépère qui lui avait annoncé l'horrible nouvelle : on venait de retrouver noyée la Soizic aux Gallus.

Au-dessus de l'Ile-aux-Lapins, les mouettes tournoyaient et ricanaient toujours. Mme Micladen soupira. Oui, elles volaient et criaient exactement comme ce jour-là dont elle ne se rappelait plus grand'chose si ce n'est l'immense désolation de la pauvre ferme, le jeune cadavre au visage bleuâtre et aux cheveux encore tout mouillés, l'air hébété de la mère prostrée au pied du lit. Le père, lui, avait disparu, il se terrait quelque part dans un champ ou sur une grève depuis

qu'on lui avait appris que sa Soizic avait fauté et qu'elle ne serait pas enterrée chrétiennement puisqu'elle s'était suicidée.

Pendant des jours et des jours, Mme Micladden en était restée ébranlée autant physiquement que moralement. Un véritable malaise, qui la contractait toute, l'empêchait de parler de Soizic ou d'en entendre parler. Même au moment de l'enquête judiciaire, elle se tut. A quoi bon contribuer à salir un peu plus la mémoire de la jeune fille !

Il en fut ainsi jusqu'au moment où, lors d'une récréation dans la cour de l'école, elle se laissa surprendre par la conversation de deux de ses collègues qui n'avaient pas assez de superlatifs dans leur vocabulaire pour qualifier l'indignité de la conduite de Petit-Louis, le fiancé de la morte, dont l'abandon avait décidé Soizic à se supprimer. Elle demanda des éclaircissements. On les lui donna. Petit-Louis était l'amant de la pauvre fille, c'était certain, Marc Raspintour les avait surpris ensemble, une nuit, et n'avait consenti à les garder à son service que par pitié pour leurs familles et parce qu'ils avaient promis de cesser immédiatement leurs coupables rapports. Naturellement, le commis-boucher s'en était âprement défendu, racontant à sa manière les faits évoqués par son patron et soutenant que, si Marie-Françoise avait été sa fiancée, elle n'avait jamais été sa maîtresse. Mais, qui pourrait prendre au sérieux les dénégations d'un garçon qui, se sentant moralement coupable, voulait se disculper aux yeux du monde ? Il l'avait d'ailleurs si bien compris qu'il n'avait pas du tout protesté quand Marc Raspintour l'avait jeté à la porte et qu'il avait quitté la Bretagne pour aller travailler à Paris, croyait-on.

Le malheureux, comme il avait dû souffrir ! Une épreuve à briser une vie à jamais, se dit Mme Micladden, autant émue qu'indignée par ce qu'elle venait d'entendre. Elle comprit qu'elle n'avait plus le droit de se taire. Tant d'imposture, chez l'assassin virtuel de Soizic, demandait à être confondue. Il fallait qu'il sache qu'une personne, au moins, connaissait la vérité et se chargerait de la proclamer si cela était possible.

Dès le lendemain midi, qui était jour de marché, elle l'appela au téléphone et eu la chance de l'avoir aussitôt.

- Allô, Monsieur Raspintour ?
- Lui-même. Qui est à l'appareil ?
- Mme Micladden, institutrice à l'école primaire de filles Amédée de la Rueyle.
- Bonjour, Madame, vous désirez passer une commande ?
- Non, Monsieur, c'est pour une affaire personnelle vous concernant.

Sa voix se durcit en répondant :

- Ah, laquelle ? Ne me dites pas qu'il s'agit encore de la fille Le Gallus car je serais obligé de vous répondre que je n'ai plus rien à en dire. L'affaire est classée, Madame.
- Je ne crois pas qu'elle le soit, surtout pour vous quand vous saurez que Marie-Françoise m'a rendu visite la veille de sa mort et qu'elle m'a écrit le jour même.

Le silence qui suivit fut si long à l'autre bout du fil qu'elle crut que la communication avait été coupée quand elle entendit sa voix qu'il étouffait :

- Quand et où pourrais-je vous voir ?
- Je serai libre en fin d'après-midi, après la classe. Vers cinq heures, vous pourrez donc venir chez moi, au Manoir de Roc-Envel.

Il l'attendait au bord de la route, assis dans sa grosse voiture décapotable. Aussitôt qu'il l'aperçut, il vint au-devant d'elle. Tout de suite, elle sut que, s'il avait pu se trouver désarmé lors de sa démarche précédente, il avait depuis retrouvé son assurance. Pour en être certaine, il lui suffisait de le regarder avancer, dans son confortable pardessus, du pas d'un homme sûr de lui, la mine dégagée, découvrant ses dents magnifiques dans un sourire de bellâtre.

- Très heureux de vous connaître, Madame, dit-il en s'inclinant devant elle sans avoir l'air surpris qu'elle ne lui tendit pas la main.

Elle l'avait fait entrer dans la bibliothèque, grande pièce tapissée d'étagères chargées de livres et de bibelots exotiques, qui s'ouvrait sur la terrasse par deux portes-fenêtres à petits carreaux. C'était là qu'Ambroise, quand il était à terre, et elle-même avaient l'habitude de lire et de travailler. Elle s'assit au bureau et, d'un geste, lui désigna un fauteuil placé à son vis-à-vis.

S'il fut étonné de ce comportement, pour le moins insolite en pareille occurrence, il n'en fit rien voir et se cala confortablement sur son siège tout en parlant avec une aimable désinvolture :

- Vous me disiez, Madame, que cette malheureuse petite Le Gallus est venue vous voir la veille de sa mort et qu'elle vous avait écrit le jour même ?

Cette expression, cette attitude, ce ton, tout la choqua au point qu'elle fut incapable de lui répondre sur le champ. Puis la colère monta en elle et le visage dur, la voix coupante, elle lança :

- En effet, Monsieur, Marie-Françoise m'a fait ses confidences. Plus même, elle s'est confessée en-tière-ment à moi, aussi je dois vous avouer que je comprends mal avec quelle légèreté vous parlez de ce drame affreux dont vous ne pouvez pas ne pas vous sentir responsable.

Une innocente stupéfaction apparut sur le visage qu'elle avait devant elle :

- Moi, responsable ! Mais en quoi en serais-je responsable, Seigneur ?
- Ah, je vous en prie, cessez de jouer cette comédie devant moi, Monsieur, répliqua-t-elle sèchement, puisque je vous ai dit que Marie-Françoise m'avait tout confié et que, par conséquent, je n'ignore pas que c'est vous qui étiez le père de l'enfant qu'elle portait.

Il se leva si brutalement que le léger fauteuil, sur lequel il était assis, tomba à terre.

- Quoi ? Que dites-vous ? hurla-t-il. Moi, le père ! Alors voilà ce qu'elle vous a raconté et vous l'avez crue ! Mais c'est une honteuse calomnie et vous avez de la chance d'être une femme car sans cela vous auriez déjà mon point sur la figure.

Elle resta silencieuse, les lèvres serrées, le fixant droit dans les yeux d'un de ses regards qui en avaient désarçonné de mieux armés que lui. Elle le vit battre des paupières, pâlir légèrement puis respirer profondément avant de demander d'un ton plus calme :

- Vous m'avez parlé d'une lettre. Est-ce que je pourrais la voir ?

Ainsi donc, c'était la lettre qui le souciait. Il ne s'était, en fait, dérangé que pour tenter de la récupérer et c'est la raison pour laquelle il n'avait pas pris la porte l'instant plus tôt, après sa feinte colère.

Hélas, Mme Micladen ne l'ignorait pas : les termes du petit bout de papier chiffonné écrits par la pauvre Soizic ne pouvaient pas, malheureusement, servir à prouver grand'chose mais, malgré tout, ils devaient permettre de lui donner à elle, Mme Micladen, la certitude que la jeune fille n'avait pas menti car, bien qu'elle n'aurait jamais osé l'exprimer, devant la force des dénégations de son visiteur, un faible doute avait, depuis un instant, commencé à germer en elle quant à la véracité de ce que lui avait confié la petite disparue.

- Dans le petit mot qu'elle m'a laissé, le matin où elle s'est donné la mort, énonça-t-elle d'une voix unie, Soizic me disait qu'elle quittait ma demeure où elle avait passé la nuit, pour aller vous prévenir qu'elle ne voulait pas se faire avorter comme vous le lui aviez proposé...
- Encore un mensonge ! cria-t-il, semblant à nouveau hors de lui.

A nouveau elle le regarda, à nouveau il se tut.

- L'avez-vous vue ce matin-là ? interrogea-t-elle en le dévisageant.

- Bien sûr que je l'ai vue et c'est même à ce moment-là, vous entendez, seulement à ce moment précis que j'ai appris qu'elle attendait un gosse. Alors je me suis mis en colère, et ses intonations prouvaient qu'il faisait celui qui l'était encore en évoquant ces souvenirs. Je lui ai dit que je les f... à la porte, son Petit-Louis et elle, qu'ils étaient deux voyous tous les deux de ne pas avoir tenu les promesses qu'ils m'avaient faites de ne plus se revoir, qu'ils pouvaient crever de faim tous : leurs parents, leur mioche et eux avec. Elle a eu beau me répéter que le gars n'y était pour rien, je ne l'ai pas crue parce que, moi, j'avais pris toutes mes précau...

Il s'arrêta net, la bouche ouverte, se rendant compte de l'énormité de ce qu'il venait de dire. Elle vit sur ses traits le cheminement de ses sentiments : frayeur, appel au calme, fausse sérénité avant qu'il ne reprit, un sourire bon enfant aux lèvres :

- Pour sûr que je ne l'ai pas crue. Comment aurais-je pu la croire puisque tout cela était pure invention de sa part. Vous devez savoir, vous qui savez tout, que les femmes dans cet état ont souvent de drôles d'idées. Mais drôles d'idées ou pas, vous pensez bien que je n'ai pas voulu prendre sur le dos la responsabilité d'une telle histoire. N'oubliez pas que j'ai une femme, trois enfants, un commerce, une famille honorablement connue dans le pays...

Et, surprenant l'air de son interlocutrice, il ajouta en martelant ses mots :

- D'autant plus que je n'ai rien à voir là-dedans.

Puis, plus craintivement :

- Malgré tout, je voudrais bien lire la lettre dont vous m'avez parlé puisque vous dites qu'il y est question de moi.

En vérité, elle pouvait la lui montrer maintenant qu'elle savait ce qu'elle voulait savoir. Elle la sortit du sous-main où elle l'avait rangée et la lui tendit. Il la lut d'une seule traite et soupira de soulagement. Calmement, il se leva et, avec des éclats de rire dans la voix, il s'exclama :

- Eh bien, vous, vous en avez de bien bonnes ! C'est avec ce chiffon-là que vous pensiez me traîner au banc des accusés. D'abord qui prouve que c'est la fille Le Gallus qui l'a écrit ? L'écriture est toute tremblée, à peine lisible. Dites-donc, vous n'avez pas peur, vous, d'accuser quelqu'un avec comme seule preuve cette ordure qui ne ressemble à rien. Tenez, je pourrais la déchirer, mais cela ne vaut pas la peine que je me donnerais. Je vous la rends. Seulement, laissez-moi vous dire, ma petite dame, qu'on ne joue pas

longtemps avec la réputation d'un Raspintour. Si j'avais su de quoi il retournait, je vous jure que j'aurais amené avec moi deux amis qui m'auraient servi de témoins et je vous aurais poursuivie en justice pour diffamation. On sait se défendre dans ma famille, ne l'oubliez jamais. A bon entendeur, salut !

D'un coup d'œil il la toisa, puis détendu, sûr de lui, il prit la porte.

Vingt-et-un ans, vingt-et-un ans de cela !

Aujourd'hui, Monsieur Marc Raspintour, qui avait créé une conserverie de volailles et de charcuterie, était un chef d'entreprise estimé de tous puisqu'il était également adjoint au Maire de Kériel, et les réceptions qu'il donnait dans sa riche propriété de la Sonnerie défrayaient la chronique locale tant elles étaient somptueuses.

Le pauvre Le Gallus était mort depuis longtemps et Mme Micladen allait voir, de temps en temps, la vieille qui refusait – pour aller à l'Hospice – de quitter sa misérable ferme de l'Ile-aux-Lapins au-dessus de laquelle tournoyait interminablement ce triste vol de mouettes.

- Le temps va se relever, demain il fera beau, dit une voix près d'elle.

C'était Ambroise que Mme Micladen n'avait pas entendu venir. Un long moment, en silence, l'un près de l'autre, ils regardèrent la vue admirable dont ils ne se lassaient jamais puis, se prenant par la main, ils rentrèrent dans leur maison.

NOTE

¹ « Soizic » est le diminutif breton de Françoise. La forme Kériel est également bretonne (voir les toponymes formés avec le préfixe « Ker », qui désigne un groupe de maisons rurales). Il y a une vingtaine de villages ou hameaux nommés Kériel en Bretagne ; le lieu exact est donc impossible à identifier.

L'auteure est née à Saint-Servan en juillet 1912 et elle est décédée à Toronto en juin 2004.